

**LES HOLLANDISMES DE  
L'IMITATION DE JÉSUS  
CHRIST ET TROIS ANCIENNES  
VERSIONS DU LIVRE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649775712

Les Hollandismes de l'Imitation de Jésus Christ et Trois Anciennes Versions du Livre by Otto Antonius Spitzen & Bartolomeo Veratti

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**OTTO ANTONIUS SPITZEN & BARTOLOMEO VERATTI**

**LES HOLLANDISMES DE  
L'IMITATION DE JÉSUS  
CHRIST ET TROIS ANCIENNES  
VERSIONS DU LIVRE**



Spitzgen, O. A.  
Les Hollandismes de l'imitation de Jésus-Christ.

## TABLE.

---

### I.

	Pag.
Préliminaires. . . . .	1.
Hollandismes dans l'Imitation. . . . .	13.
Hollandismes dans les autres ouvrages de Thomas à Kempis. . . . .	50.
Epilogue . . . . .	54.

### II.

Trois anciennes versions de l'Imitation. . . . .	59.
--	-----

---

**398441**

Par.

Il y a trois ans, je publiai mon livre qui porte pour titre: *Thomas à Kempis als schrijver der Navolging van Christus gehandhaafd*<sup>1)</sup>; l'année suivante j'y ajoutai une *Nalezing*<sup>2)</sup>, c'est-à dire, un *Appendice*. Grâce à plusieurs vieux manuscrits, la plupart en langue néerlandaise, que j'eus la bonne fortune de découvrir dans quelques bibliothèques de la ville de Zwolle; grâce aussi à une étude plus minutieuse des œuvres complètes de Thomas à Kempis ainsi que du *Chronicon Windesemense* de Johannes Busch et d'un très-vieux *Breviarium Windesemense*, livres devenus assez rares et par conséquent peu consultés: il m'a été permis non seulement de faire ressortir plus victorieusement la force de plusieurs arguments avancés en faveur de notre grand moine, mais aussi d'y en ajouter de nouveaux, et à eux seuls même décisifs dans l'espèce. Quoique entièrement convaincu que la cause de notre compatriote était plus que jamais incontestablement gagnée, je n'osais pas cependant me flatter de la conversion immédiate des partisans de Gerson, et encore moins de ceux de Gersen. Je comprenais ce que peuvent l'esprit de corps, un patriotisme exagéré, une opinion préconçue, enfin, le parti pris. A ma grande satisfaction j'ai été mauvais prophète: ce que je n'avais pas prévu s'est obstiné à arriver, plusieurs Gersénistes ont abandonné leur héros pour faire hommage à Thomas de Kempis. La Néerlande elle-même, l'Allemagne, d'autres pays peut-être, ont été témoins de ces conversions. Parmi les néerlandais j'ai le bonheur de compter un adversaire que j'avais dû particulièrement combattre: notre célèbre écrivain, M. Busken Huet. Il a vu que Gersen,

---

1) Utrecht, J. L. Beijers, 1880 („Thomas à Kempis maintenu comme auteur de l'Imitation de Jesus-Christ.”)

2) Utrecht, Beijers, 1881.

dont, à la suite de M. Renan, il avait épousé la cause, n'est qu'un fantôme, que Thomas à Kempis est le véritable auteur de l'Imitation: il a eu le courage non seulement de se l'avouer à lui-même, mais de le déclarer hautement, publiquement, de faire imprimer qu'il „cède à l'évidence.”

J'avais pensé quelquefois que, si jamais ce prodige venait à se reproduire en Italie, ce pourrait bien être de la part d'un adversaire aussi sensé que savant, auquel j'ai eu affaire encore plus souvent, M. le chevalier B. Veratti, professeur à Modène. Mais pour lui, me disais-je, un grand obstacle devait bien se présenter: celui de ne pas me lire faute de comprendre le néerlandais. A la vérité, en répondant à Mgr. Malou il avait montré qu'il entendait un peu notre langue, mais en savait-il assez pour lire tout un livre écrit en hollandais? C'était, me semblait-il, peu raisonnable que d'en exiger autant d'un italien. Eh bien, je me suis trompé! je vois que le savant professeur m'a lu, qu'il a cru me comprendre, qu'il n'est peut-être plus partisan de Gersen, mais qu'il ne s'est aucunement converti à Thomas, qu'il continue à le persécuter. Ce n'est pas, je crois, l'amour-propre seul qui me porte à douter d'avoir été compris. Qu'un descendant des anciens latins nous fasse l'honneur de s'appliquer à apprendre notre pauvre langue hollandaise, très difficile, et à ses yeux toujours assez barbare, voilà déjà beaucoup, sans doute; qu'il en vienne complètement à bout, qu'il parvienne même seulement à comprendre parfaitement un livre écrit en hollandais<sup>1)</sup>, surtout en hollandais un peu familier, c'est plus peut-être que l'on ne peut attendre, humainement parlant. Il n'est donc nullement étonnant que chez M. Veratti la connaissance du hollandais offre des lacunes visibles. Il n'a pas su, par exemple, que l'adverbe *slechts* (pag. 85 de mon livre) signifie *seulement*: il l'a rendu par *malamente*<sup>2)</sup>, parce qu'il avait appris que l'adjectif *slecht* veut dire *mauvais*. Heureusement, il s'est tiré d'affaire en omettant le mot *niet* = *non*. A la page 13 de son opuscule il parle du hollandais *tot sich aantrekken*, ce qui n'a jamais été hollandais. Pag. 14 il traduit *ergens op*, ce qui équivaut à *sur quelque chose*, par *in alcun luogo*. Il savait que *ergens* seul veut dire *quelque part*, il ignorait que *ergens* suivi d'une préposition peut, familièrement surtout, être pris dans le sens de

1) Les étrangers ont coutume d'appeler notre langue *la langue hollandaise*, et nous la nommons nous mêmes ainsi en langage familier. Toutefois attendu que la Hollande n'est proprement qu'une province de la Néerlande ou des Pays Bas, il est plus correct de dire *la langue néerlandaise*, et c'est là depuis quelque temps le nom officiel.

2) *Degli assorti neerlandismi nel libro De Imitatione Christi*, page 5.

*iets* = quelque chose. Dans la même phrase (*ergens op gesteld zijn* est rendu par *essere posto, collocato, situato!* Quant à la langue allemande, il en est de même: l'expression *müssig sein*, qui veut dire *être oisif*, est proposée comme synonyme du verbe *müssen* qui signifie *devoir*. Je n'en veux nullement au savant italien d'avoir commis de telles méprises; au contraire, je lui présente bien mes compliments d'avoir voulu s'appliquer à l'étude de notre langue; presque tous les autres étrangers qui se sont mêlés d'écrire sur une question où la langue néerlandaise entre bien assurément pour quelque chose ont mal à propos négligé d'en faire autant: je fais seulement la restriction que M. Veratti me paraît n'avoir pas étudié notre langue suffisamment pour bien comprendre ce que j'ai écrit. Dans son dernier travail, à la vérité, il ne souffle plus mot du trop fameux *Diarium de Advocatis*, et se tait même sur Gersen; mais, s'il eût pu bien me suivre dans ma démonstration, il aurait, lui aussi, plus „cédé à l'évidence." Il nous aurait maintenant fait grâce aussi de ses anciens manuscrits de l'Imitation „antérieurs au Vén. Thomas de Kempis". Il aurait rétracté ce qu'autrefois il écrivit touchant le célèbre témoignage de notre Johannes Busch en faveur de Thomas, et confesserait qu'élucidé dans mon livre ce témoignage, à lui seul, suffit pour faire jeter par dessus bord tout manuscrit prétendu antérieur, que dis-je? pour faire reconnaître avec une entière certitude les droits de notre grand religieux du Mont-Sainte-Agnès.

Loïn de les reconnaître, M. Veratti continue à les combattre. Directement, à la vérité, il n'attaque guère le fait que c'est Thomas à Kempis qui a composé les livres de l'Imitation; il ne fait que batailler un peu, en passant, à l'aide de ses éternels „manuscrits antérieurs". Le but principal qu'il se propose, c'est d'anéantir une des preuves qui m'ont servi à établir le fait, il veut réfuter les idiotismes néerlandais dont j'ai montré que l'Imitation abonde. Il s'y évertue selon ses forces, mais ne laisse pas, à ce qui me semble, de sentir que son plaidoyer n'est nullement sans réplique. Il exige de moi deux choses: l'une, qui est la principale, que je prouve plus solidement que les dits idiotismes sont bien de vrais néerlandismes, et le sont si exclusivement qu'on ne puisse en même temps les prendre pour des italianismes; l'autre, que je montre que Thomas à Kempis en a fait de pareils ou de semblables dans des ouvrages incontestablement écrits par lui.

Je me suis donc trompé en croyant que ma besogne était terminée; elle est à recommencer, car je ne puis manquer de répondre à un adversaire comme M. Veratti. On comprendra que j'aurais préféré répondre dans ma langue maternelle; c'eût été plus facile,



et j'eusse été plus à mon aise, je le sens. Impossible! Une réponse en hollandais ne serait guère lue et encore moins entendue en Italie, où le travail du savant professeur, sans doute, a été salué et accueilli avec empressement. Une réponse écrite en français a quelque chance d'y trouver des lecteurs, et dans ma patrie, j'ose l'espérer, elle sera lue presque aussi bien qu'une réponse en hollandais, par ceux qui s'intéressent à la célèbre question et n'en dédaignent pas les disputes ou, si l'on veut, les petites philologiques. Je m'en tirerai donc comme je pourrai, mais si je ne suis pas sûr de la langue, je me tiens bien assuré qu'il ne me sera pas trop difficile de repousser les attaques de M. Veratti et de satisfaire à ses nouvelles exigences.

Afin d'établir plus solidement les dits néerlandismes j'ai voulu, dans mon livre, démontrer d'avance combien la chose était naturelle, et que l'auteur de l'Imitation ne pouvait presque éviter, psychologiquement parlant, de commettre cette espèce d'idiotismes. J'ai donc écrit:

„Il a été dit, qu'autant de langues on connaît, autant de fois on est homme. C'est parfait, à la condition d'y ajouter que l'on n'est pourtant jamais homme plus d'une fois. Nul proprement n'appartient à l'humanité, chacun appartient à telle nation, à tel peuple. On est français, on est allemand, on est néerlandais. On l'est de sa nature la plus intime, par origine, par naissance, par extraction, par le climat peut-être, par la manière de vivre, Dieu sait par quelles causes encore. On naît, et l'on croit néerlandais, par exemple: impossible d'ôter cette qualité, comme on quitte un habit, et de mettre celle de français. Quant à mettre celle-ci par dessus, c'est tout aussi impossible. Or, puisque la langue est encore infiniment plus l'homme que le style ne l'est, on ne réussira jamais à complètement s'approprier une langue étrangère. On peut s'imprégner énormément d'un milieu étranger, mais ce qui s'en imprègne, c'est toujours, en fin de compte, le naturel soit inné soit déjà acquis. Transféré dans ce nouveau milieu, on aura quelque chance de s'assimiler une nouvelle langue quand elle diffère peu de la langue maternelle, et que l'on est encore assez jeune pour recevoir dans ce pays une grande partie de son éducation. Alors il ne restera souvent de l'idiome originaire que quelque chose dans l'accent peut-être. Une langue morte surtout ne s'apprend jamais entièrement. Des livres ne suffisent point à constituer un milieu faisant langue.

Jamais on n'arrivera à penser en hébreu, ni en grec, ni en latin, ni en sanscrit. Traduire dans une de ces langues ce que l'on a pensé dans la sienne, voilà ce dont on peut venir à bout. Prenez les meilleurs latinistes de la Renaissance ou de plus tard. Ils étaient intimement persuadés qu'ils écrivaient en pur Cicéronien, mais si le grand orateur latin pouvait revenir des morts, comme il ferait justice de leurs élucubrations! En y regardant de près on reconnaîtra toujours la nationalité du plus fin latiniste. Il ne peut en être autrement".

„Combien plus la nationalité devait-elle se produire chez le latiniste de l'Imitation! Evidemment, il a peu conversé sous le ciel classique: coup sur coup il commet des péchés latins. Aussi ne se soucie-t-il aucunement de cacher sa nationalité, c'est avec la plus entière désinvolture qu'il se montre néerlandais, c'est à dire, que les néerlandismes échappent à tout moment à sa plume. Je sais que cette dénomination ne doit être appliquée qu'avec la plus grande circonspection. Mgr. Malou en a fait l'expérience: quelques uns de ses „idiotismes flamands" ont pu être pris aussi pour des italianismes, M. Veratti l'a prouvé, pièces, c'est-à-dire, traductions italiennes, en main. Toutefois il se trouve effectivement dans l'Imitation un grand nombre de néerlandismes incontestables, plus même que Malou n'en a allégués. Seulement, il ne faut point les chercher en comparant exclusivement notre langue actuelle, ni même notre langue du 17<sup>ème</sup> siècle, par exemple. Pendant les 450 années qui ont couru depuis l'apparition du livre notre langue s'est considérablement transformée. Des mots, des locutions, des constructions alors en usage sont depuis tombés en désuétude. C'est la langue dans laquelle le livre fut conçu qu'il faut comparer, et on la trouve soit dans les anciennes versions du livre même, soit en d'autres manuscrits néerlandais de ces temps-là. Faute de la connaître on n'a pas seulement laissé inaperçu maint néerlandisme, mais même on n'a pas toujours bien saisi le sens du texte. Sans me faire fort de n'avoir rien laissé échapper, je vais communiquer ce que j'ai noté. Afin de prouver chaque fois que ni Gerson ni le prétendu Gersen n'auraient pu écrire ainsi, je ne puis citer que des versions françaises et italiennes modernes, mais je me flatte d'avoir été assez circonspect pour que les anciennes ne me démentent pas".

A ces observations préliminaires le savant professeur trouve beaucoup à redire. Il estime que l'on peut „vraiment et pleinement connaître une langue ou morte ou étrangère", et qu'être parvenu à ce point, c'est justement de savoir „penser en cette langue, de sorte qu'en lisant ou en entendant on comprenne directement et

immédiatement l'idée (il concetto) de l'écrivain ou de l'orateur, et qu'en écrivant on emploie les termes qui d'eux-mêmes se présentent à l'esprit, non comme correspondant à tel mot de la langue maternelle mais comme exprimant telle idée". „La traduction mentale, selon lui, quand on étudie une langue ou morte ou étrangère, est propre au temps intermédiaire entre l'ignorance précédente et la science complète; elle diminue peu-à-peu jusqu'à ce qu'elle disparaisse". Pour le latin, M. Veratti invoque sa propre expérience. „Quoiqu'il en soit, poursuit-il, des nations germaniques, les italiens passent très-facilement et très-vite le stade intermédiaire, et qui dirait à tels et tels auteurs italiens (le professeur en nomme quelques-uns): vous tous, vous pensez nécessairement en italien, et vous devez vous le traduire en latin, assurément, il n'obtiendrait d'autre réponse qu'un léger sourire de compassion". „Du reste, conclut-il, quelle que fût au 15<sup>ème</sup> siècle la civilisation (coltura) en Belgique et en Hollande, il est de fait qu'en Italie au 13<sup>ème</sup> siècle (lorsque d'après M. Veratti l'imitation fut écrite) le latin usuel était encore la langue littéraire, d'autant plus facile à apprendre et à s'en servir soit en parlant soit en écrivant qu'il était moins classique et plus voisin des dialectes que l'on parlait ici. Et en aucun cas il n'est possible de soutenir que celui qui s'en servait dût mentalement traduire".

Je ne vois pas que le savant professeur ait réfuté avec bonheur mes assertions, et, d'abord, je persiste à croire que jamais on ne connaîtra à fond une langue étrangère. Posséder parfaitement une langue quelconque, ce n'est pas, à mon avis, seulement en savoir le vocabulaire, la grammaire, la syntaxe, c'est en avoir le génie, d'être pénétré intimement de l'esprit qui l'a engendrée, pour ainsi dire, et qui continue à l'engendrer. Ce génie, cet esprit, selon moi, tient si essentiellement à la vie de l'homme, que l'on ne peut l'acquérir après coup, qu'il doit naître et se former avec l'homme lui-même. Cela ne veut pas dire que l'on ne puisse arriver à penser, plus ou moins, dans une langue étrangère vivante, ainsi que M. Veratti le décrit. Quand un hollandais, par exemple, a séjourné longtemps en France, qu'il y a entendu exclusivement parler français, j'estime de tout point naturel que ce soient des mots français, et non des mots hollandais qui lui viennent habituellement les premiers à l'idée. Je dis: habituellement, car qu'il n'ait pas, quoi qu'il fasse, encore parfois, ne fût-ce qu'inconsciemment, à traduire en français ce qu'il pense en hollandais, voilà ce qui me paraît psychologiquement impossible. J'ai vu, je l'avoue, des exemples frappants. Je connais des allemands qui pour avoir vécu de nombreux